

Galleries - Artistes

Autor(en): **Giulani, J.-P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(1982)**

Heft 5-6: **Peindre des mensonges plus que la vérité littérale**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-625057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Galleries - Artistes

Dossier:

La parole aux artistes

Amorcée au mois de mai, la discussion sur le thème des rapports entre galeristes et artistes, après le temps mort de l'été, trouve enfin son développement dans le numéro de fin d'année.

Pour mémoire, une dizaine de propriétaires de galeries avaient bien voulu donner leur opinion et situer leur travail dans les relations qu'ils entretiennent avec les créateurs. Aujourd'hui, les artistes – apparemment moins à l'aise dans ce type de débat – peu nombreux à s'exprimer, exposent pour l'Art suisse leur préoccupation.

Afin de les inciter à répondre à notre appel, la rédaction avait soumis à leur examen trois questions:

- ① *Les galeries pour vous représentent-elles un mal nécessaire ?*
 - ② *En cas de réponse affirmative, quels avantages offre l'actuel système des galeries ?*
 - ③ *En cas de réponse négative, que reprochez-vous précisément à ce type du marché de l'art ?*
- ③ *En quelques lignes, résumez votre attitude et comment pensez-vous contribuer pour améliorer ou changer l'état actuel des choses ?*

C. S.



Die Künstler sprechen

Das Echo auf unsere Umfrage unter den GSMBA-Mitgliedern hielt sich «im Rahmen». Umso mehr freuten wir uns über die einzelnen Beiträge zur Problematik Galerien - Künstler, und wir möchten den Verfassern für ihre Mitarbeit herzlich danken!

Als Diskussionsgrundlage dienen folgende drei Fragen:

- ① *Sind die Galerien für Sie eine segensreiche Einrichtung oder ein notwendiges Übel ?*
- ② *Im Falle einer positiven Beurteilung: welches sind nach Ihrer Meinung die Vorteile des bestehenden Galerisystems ?*
Oder aber: wie begründen Sie Ihre ablehnende Haltung gegenüber dieser Form des Kunstmarktes ?
- ③ *Haben Sie Vorstellungen bzw. Vorschläge, wie die bestehenden Verhältnisse in Sachen Kunstvertrieb verändert, verbessert werden könnten ?*

A nous de nous défendre

Vous voulez rendre le débat vivant, moi j'irai plus loin que le débat, qui dit dossier dit document, et je crois que nous serions tous très heureux si Art Suisse devenait véritablement un outil de travail, voire une source intarissable de renseignements qui pourrait être alimentée par les artistes eux-mêmes.

Si nous reprenons votre idée sur les rapports galeries-artistes, pourquoi ne pas avoir pour objectif une publication (tiré-à-part) où l'on aurait un répertoire des galeries de Suisse, avec les renseignements tels que vous les fournissez, avec les critères que vous avez choisis, on en sait presque assez pour savoir à quel type de galerie on a affaire. Quand une galerie dit «Je n'articule pas de pourcentage...» on sait à quoi s'en tenir, ce manque de clarté permet ainsi de manipuler les artistes. Et quand cette même galerie prétend qu'«il y a des problèmes avec les artistes suisses», elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même. On la voit aussi à travers ces propos préférer les artistes étrangers à cause du marché.

Il faut que tout cela se sache, nous devons nous défendre (je crois que nous manquons un peu d'esprit corporatif).

Ainsi quand une autre galerie demande «40% plus une œuvre moyenne...», que penser de cette pratique (relativement courante)? Simplement qu'elle fait payer ses murs, tout en se constituant une collection privée, qu'elle pourra monayer plus tard...

Enfin, il y a tout un livre écrit là-dessus. Mais pourquoi pas? Cela pourrait aussi conduire à la définition d'un contrat-type avec les galeries afin que les artistes ne soient pas noyés dans une forêt de conditions divergentes qui les conduisent à accepter un peu n'importe quoi, car la plupart du temps ils sont en situation de demandeur.

D'ailleurs je suis certain que beaucoup de galeries honnêtes, car il y en a, seraient prêtes à définir avec nous certaines conditions de travail. Nous sommes sûrement la seule corporation où ce type de contrat n'existe pas. Je sais que de tels propos ne sont pas toujours du goût des artistes eux-mêmes, qui ont peur de se mettre à dos certaines galeries (mais qu'importe, ce ne sont pas les meilleurs la plupart du temps); et puis l'on risque de se faire taxer de syndicaliste (voire de communiste, comme cela m'est arrivé!). L'artiste doit

savoir qu'il est protégé, au même titre que n'importe quel artisan, et qu'il a en main un outil de négociation.

On en vient ainsi à votre question de « mariage » (amour ou forcé?). A mon avis, les galeries sont là, elles existent, car le marché est ainsi structuré et que nous ne pouvons rien y changer en l'état actuel et c'est avec ce système que nous avons à travailler; tout ce que l'on peut viser c'est la clarification des relations de travail, nous sommes producteurs d'objets (inutiles j'en conviens), nous avons besoin de promoteurs et de distributeurs, ce sont les galeristes, c'est de l'économie privée (et libérale).

Il faut que nous ayons la modestie de savoir que nous sommes de mauvais commerciaux, mais par contre c'est nous qui sommes les producteurs et là il y a de quoi être fier.

Pour en terminer avec ces propos quelque peu décousus, je reste persuadé qu'Art Suisse pourrait apporter là une contribution fort intéressante aux artistes (et aussi aux galeries), pour ma part je puis fournir passablement de renseignements sur les galeries.

En plus je verrais bien notre journal annoncer les expositions collectives à l'étranger où nous pourrions participer. Souvent dans les sections ces renseignements arrivent lorsque c'est trop tard. Ceux qui y ont participé pourraient aussi informer les autres, sur les conditions, sur la qualité, les prestations, les prix, etc.

Si certains de mes propos de cette missive vous paraissent intéressants pour publication, je vous autorise volontiers à le faire, même en citant vos sources, moi je veux bien signer ce que je dis ou dénonce, j'en prends la responsabilité.

Allons, à présent, j'arrête, j'espère que votre appel vous vaudra un abondant courrier et qu'avec cela on va pouvoir faire quelque chose (un fichier des galeries, par exemple).

Je réitère mes félicitations pour l'ouverture d'un tel dossier, je vous souhaite beaucoup de courage et de ténacité (là il en faut) et vous envoie mes cordiales salutations et peut-être au plaisir de vous connaître.

Alain ZERBINI
Commugny

Galleries-artistes : mariage d'amour, mariage forcé ?

Il me semble important de dire un mot... un mot aux peintres et aux sculpteurs qui ne semblent pas avoir encore compris que c'est au détriment de leur légitime intérêt que le galeriste, louant salles et cimaises, assure avant toute chose sa propre subsistance.

En effet, comment serait-il soucieux, assis dans le confort de cette garantie, d'acquiescer une clientèle, de l'accroître, de la cultiver, en un mot d'exercer le métier de vendeur que l'on attend de lui? (Je me réfère surtout ici, connaissant mal les usages en Suisse, aux trop nombreuses galeries de Paris dont tout artiste doit souhaiter la disparition et qui, bien souvent, doivent leurs rares clients aux rela-

tions personnelles du peintre ou du sculpteur qui – comble de l'ironie – paie encore un pourcentage appréciable, quand il n'est pas scandaleux, au galeriste devenu spectateur aux bras croisés!)

Louer la salle n'est en effet pas une prestation suffisante et trop d'artistes s'en contentent dans l'espérance naïve de je ne sais quel miracle!

Mais ne voyons pas que les aspects amers et rendons justice à ces marchands qui, par un travail de relations publiques dans une activité fébrile, en tous points méritoire, ont su assurer leurs ventes à notre bénéfice comme au leur. Croyez-moi, ces galeristes-là ne vivent pas de location de cimaises!

Roland DÉCREVEL
Sculpteur

Thema : Künstler - Kritiker - Galeristen

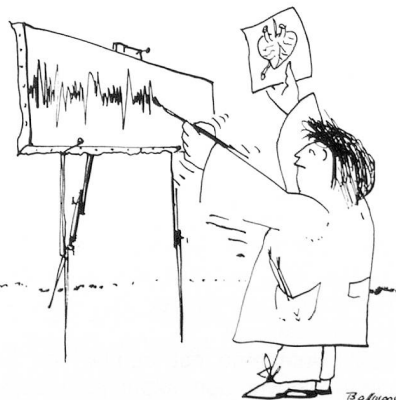
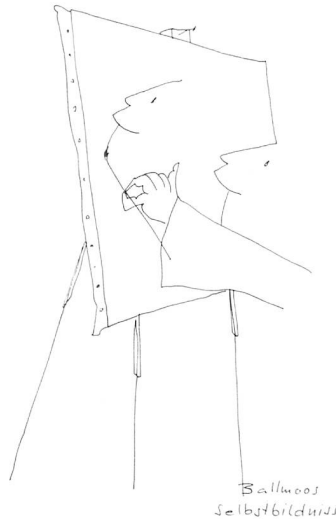
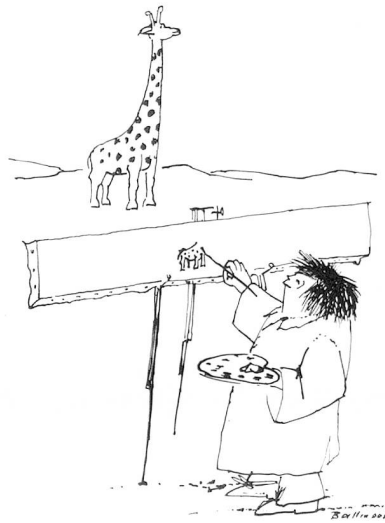
Wie wärs wenn auf diesem unserem Forum der Künstler, wiederum über das immernoch aktuelle Thema: Künstler - Kritiker - Galeristen diskutiert würde? Auch die beiden Letztgenannten lesen unsere *Schweizer Kunst/art Suisse*. Wennschon sie keine Vorträge über dieses heikle Thema besuchen würden.

Unterschwelligt gärt weiterhin ein weitverbreitetes Misstrauen gegen diese beiden Institutionen. (Eine « grosses Tier » sagte darüber: « KUNST.-Kritiker seien wie Euchen... die selbst nicht fähig seien, zu TUN – wennmöglich besser zu tun – worüber sie reden ». Deshalb – so füge ICH hinzu, müssen sie sich eine Sprache, gespickt mit Akademisch-Hochtönen dem zulegen – denn IHR Ehrgeiz geht dahin: SICHSELBST einen Namen zu machen, am liebsten einen, der die Künstler das Fürchten lehrt. WAS aber täten solche Leute ohne Künstler? Eine Frage die auch Galeristen betrifft. Diese Damen und Herren blähen sich auf wie etwa Industriebosse: ICH sage ob Brot + Arbeit! Liest man (in Züri Woche oder ehemalig Züri Leu) den Cliquenquatsch, erfährt man Aufschlussreiches: Eine Galerie führen bedeute; IN sein, JEMAND sein, etwas GELTEN im crème de la crème-Küchen. Auf dem Buckel der Künstler, denen man 40-50% ihres Verdienstes abknöpft- und- sofern sie noch nicht en vogue sind (pardon, noch nicht IN sind) dürfen sie auch gleich noch die Kosten für Drucksachen und Vernissage « überneh-

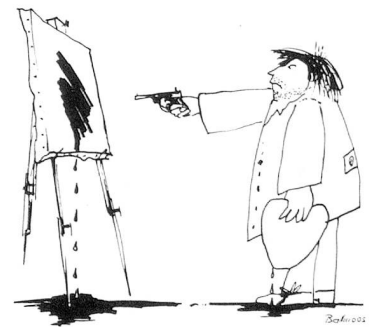


men». Leider sind wir Künstler noch immer nicht soweit, uns als BERUFS-GEWERKSCHAFT zu organisieren, NUR dann hätten wir eine Möglichkeit, uns gegen solche Ausnützung zur Wehr zu setzen. Das- wie man weiss... ist ein TABU-Thema... jeder fürchtet um sein, meist mühsam errungenes Privileg: eine, seine Galerie zu haben und diese zu verlieren. Wir haben zum Glück-wenigstens «schon» eine Unterstützungskasse, eine Krankenkasse. Doch unsere Vereinigungen GSMBA + GSMBK haben einzig die Funktion, GRUPPEN-AUSSTELLUNGEN zu organisieren. Künstler ohne eine Privatgalerie sind auf Gruppenausstellungen angewiesen. Diese jedoch werden von Kritikern meist von Obenherard behandelt = «naja schonwieder diese Ansammlung von Mittelmass und Nieten» WER entscheidet eigentlich: WAS KUNST SEI und was NICHT? Die BETROFFENEN die SCHÖPFERISCHEN KÜNSTLER? NEIN-längst nichtmehr! (Es sei, sie schliessen sich zu STIL-ERHALTUNGS-CLUBS zusammen, machen enorme PR, halten Vorträge darüber: was man in ihren Grafiken zu erleben habe usf.) Immerhin halten sich solche seit bald 70 Jahren recht komfortabel über Wasser.

MUSS Kunst erklärt werden? Hat nicht Kunst eine eigene Sprache? IHRE Sprache: FORM + FARBE! Wäre es nicht gescheiter-statt «gescheit» über Kunst zu palavern, das Publikum anzuhalten, Ausstellungen zu besuchen und zu *versuchen* SELBST diese sprache zu interpretieren? Sollten Kunstkritiker nicht viel gescheiter und immerwieder dem Publikum (das garnicht bloss dumm ist) vor Augen halten: dass WIR HEUTE leben, NICHT zu Zeit eines Michelangelo... wo es weder Autos, noch Wasch-Abwasch-Teigrühr + Bügelmaschinen gab... um im Alltag «des Publikums» zu bleiben. (Hab den TV noch vergessen samt Telefon Tram + Eisenbahn) – Zurück zur Galerie: Wenn ein Galerist/in, dem/der Künstler/in wörtlich mitteilt (auf Anfrage wegen Ausstellung machen) tja... Ihre/Deine Sachen sind gut – sehr sogar... aber: «Sie lassen sich nicht leicht verkaufen» (mann beachte das «leicht») – dann weiss der/die Künstler/in was es geschlagen hat: heute MACH NICHT der Künstler KUNST. WAS KUNST SEI wissen Kritiker – und mit ihnen die Galeristen –WER Kunst «richtig» das heisst Marktgerecht macht, und wer eben NICHT «IN» sei. Man mache



also in MODE! Wer als Künstler nicht AUCHNOCH eine PR + Finanzgenie ist hat keine Chancen. Durch doppelte Selektion = Kunstkritik und Galerie *muss* (oder will) die Mehrzahl der Kunstschaffenden sichselbst als WARE verkaufen – sofern (um Leben zu können) das Verkaufen angestrebt wird: UM JEDEN PREIS... Je nach momentaner Mode wird angefertigt im Grossproduzentenstil. Wer sich erlaubt gegen die herrschenden SEH-Gewohnheiten – gegen die herrschende MODE seinen Weg zu gehen, wird entweder als dumm eingestuft, als Spinner oder Ahnungslosen Naiven ohne Begriff: dass Zeit Geld sei- aber NICHT ZEITgemäss zu sein... wie kannmannur! WAS aber-wenn bei solchen «Spinnern» NICHT das ZEITISTGELDVERPASSTHABEN» Leitmotiv ihres Outsiderturns ist – sondern ein Grundsatz, etwa dieser «ich mache mit meinem Können (Talent) was ICH für gut richtig finde! MICH kümmert nicht euer Modezirkus, IHR lasst mich ohnehin nicht von meiner Kunst leben – Ich mache MEINE Kunst OHNE EUCH» WOMIT Künstler LEBEN hat noch NIE jemanden gekümmert. Ausserdem hab ich mir sagenlassen... dass in garnicht so fernen Zeiten Leute wie Van Gogh Modigliani usf. auch Outsider gewesen sind... Den «grossen Bollen» machen nach ihnen WER? Dreimal raten: die Galeristen. Die Kunst-Sachverständigen. Naja. Davon habt ihr alle auchschon gehört. Mich würde est



interessieren, was IHR dazu beizutragen habt- vielleicht rafft sich einer der «Publikums-Informisten-Kunst = Sachverständigen» also ein KRITIKER* sogar auf, SEINE Verteidigungsrede zu halten (sie müssen ja sach leben).

Regina de VRIES
Zurich

* Von Galeristen. Kann man nicht erwarten dass sie auch noch SCHREIBEN können, d.h. sich formulieren.

Galleries - Artistes

Dossier:

Posons d'autres questions !

Mon intention est de montrer d'une manière plus suggestive que démonstrative la nécessité d'abandonner certains cul-de-sacs et de se lancer dans d'autres directions.

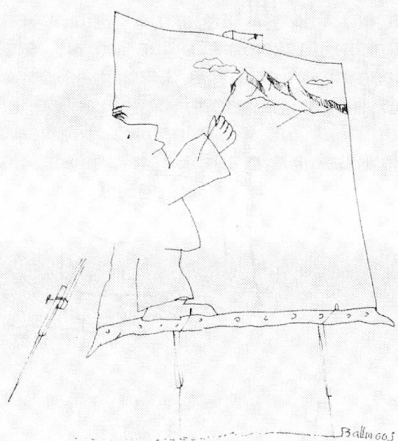
Vous êtes un plasticien expérimenté, votre démarche est reconnue. Vous avez une idée «géniale», réalisable. Vous établissez un programme, un budget et tout et tout... Vous êtes galvanisé, vous sentez, vous percevez, vous visualisez la matérialisation de votre idée. Tout votre être est tendu vers ce but... Vous trouverez un local pour l'exécution, de l'argent, une structure de communication si vous êtes capable de faire surgir une image évocatrice dans la tête de celui qui tient les cordons de la bourse : devenez acteur ! De toute façon le budget a déjà été voté et il n'y a plus de réserve, il y aurait une possibilité l'année prochaine...

Gare à vous si vous n'arrivez pas à temps pour rappeler qu'il existe un dossier et ceci au moment de l'élaboration de la proposition budgétaire... J'abrège, le problème est connu.

L'afflux ponctuel et rapide des moyens permettant des réalisations, même petites, dans le domaine des arts visuels semble presque impossible en Suisse. Cela est dû à la répartition des fonds publiés au moyen de structures administratives lourdes. S'y ajoute le dégageant des créateurs d'art par rapport à la soumission obligatoire au critère de rentabilité industrielle : deux phénomènes qui anéantissent le pouvoir de création qui est ainsi mis rapidement hors circuit.

Curieusement le désir à la création ne manque pas. La preuve : les demandes d'entrée à l'École des beaux-arts (ESAV) augmentent d'année en année, et s'y inscrivent des adultes qui sont déjà diplômés d'ailleurs. La demande d'ateliers dans les communes est souvent énorme (42 à Petit-Lancy, Genève, par exemple). D'autre part, les théoriciens de la dynamique industrielle disent la nécessité de la créativité interférant avec l'esprit d'entreprise. Rien n'y fait, l'aspect «gestion» de notre société intègre très difficilement le rôle vital de la «création».

Corollaire : le manque d'esprit d'entreprise des plasticiens eux-mêmes, et le repli de beaucoup d'entre-eux soit dans leur tour d'ivoire, soit dans un autre métier, soit dans une «chapelle» sans connexion avec l'extérieur soit dans un rôle de repro-



ducteur ou de producteur aligné ou de simple exécutant. Font exception les plasticiens spécialisés dans les concours pour décorer l'immobilier, les décorateurs, les graphistes, etc., et quelques amis des conservateurs propriétaires de galerie ou collectionneurs.

Le public lui-même est trompé : on lui demande d'ouvrir son esprit pour com-

prendre des mécanismes de la créativité (c'est ce qui est écrit dans les livres) mais on lui vend des objets qui sont des monuments ou traces très provisoires au prix d'une œuvre accomplie et selon des méthodes de vente pour chefs-d'œuvre (galeries et musées). Quant un apprenti peintre était reconnu maître il savait mettre sur le marché une œuvre très proche de la qualité du maître alors que nous vivons l'époque où la transmission d'un modèle du maître à son disciple est impossible. Les artistes mettent toute leur énergie pour chercher à élaborer leur propre modèle, ce qui présuppose l'utilisation de techniques relativement frustes difficilement comparables aux œuvres du passé. Le désordre dans le domaine de l'histoire de l'art très contemporaine empêche de savoir ce qu'il faudrait vraiment sauvegarder de ces notes et ce qui n'est que gaspillage répétitif.

Pour résumer, revenons à quelques constatations :

1. La production artistique actuelle ne correspond pas à un besoin immédiat et vital du public.
2. La lutte contre les mécanismes du marché actuel (y compris les succursales de ce marché que sont devenus certains musées) est trop inégale pour espérer une quelconque amélioration du sort des artistes qui ne peuvent, pour la très grande majorité, vivre de leur art. Les lois de ce marché permettent de filtrer toutes les relations au public grâce aux moyens nécessaires pour l'atteindre, d'évacuer les ateliers à prix raisonnables, d'enlever le temps disponible ; l'imposition croissante fait le reste.
3. L'objet d'art actuel n'est pas assez fascinant pour faire échec à la production industrielle d'objets soi-disant artistiques et qui occupent la moindre parcelle d'espace et de temps du consommateur. Ces quelques considérations sont-elles suffisantes pour mettre en relief l'épaisseur visqueuse de ce cul-de-sac ?

Si notre société, ou au moins quelques groupes un peu clairvoyant, savaient reconnaître la nécessité d'utiliser nos facultés créatrices à tous les niveaux, il ne serait pas si difficile de trouver des sous pour étudier et mieux connaître les conditions de la création, d'autant plus que les artistes plasticiens sont des chercheurs et des expérimentateurs systématiques de cette fonction d'imagination créatrice.

Sinon, qu'advient-il de notre société si cette faculté continue à être mise sous le boisseau? Laisserons-nous notre quotidien être envahi par les formes vides de sens dictées par la gestion et la technique?

La qualité des formes n'est-elle pas tributaire de l'aspect fonctionnel et de l'aspect symbolique? La création scientifique et la création artistique ne devraient-elles pas être en constant dialogue pour faire naître un environnement matériel et culturel vraiment qualitatif?

On sait qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre la création scientifique et la création artistique: toutes deux procèdent d'une «capacité de réorganiser les éléments du champ de conscience d'une façon originale et successible de donner naissance à des phénomènes (notes), toutes deux procèdent d'un esprit prospectif (Berger), d'une capacité d'élaborer une vision nouvelle...»

Cette créativité fondamentale se branche pour la science dans la direction de la technique, et se tourne du côté artistique vers la capacité de réaliser un objet qui puisse répondre à des fonctions fort différentes et indispensables à l'équilibre de notre société.

Nous avons admis la nécessité d'un certain investissement à la recherche scientifique pour la promouvoir très expressément et dans un heureux esprit de compromis (programme choisi par les scientifiques eux-mêmes) mais nous n'avons pas encore réalisé la nécessité de l'investissement à la recherche artistique pour la promouvoir très expressément dans un heureux esprit de compromis (programme choisi par les artistes, et non par les conservateurs).

Je ne suggère pas qu'il faille gérer en quoi que ce soit ce qui fonctionne, je veux désigner l'investissement culturel public ou privé essentiellement centré sur la conservation directe ou indirecte du patrimoine.

Il s'agit d'un projet beaucoup plus enthousiasmant: faire reconnaître la nécessité d'un *investissement très important* pour l'étude, l'expérimentation et la mise en œuvre des facultés de création artistiques et scientifiques selon un juste équilibre.

Une société créative, enthousiaste, prête à conquérir un nouveau territoire culturel, une société centrée sur un présent quotidien riche de sens. Je rêve dans l'espace de l'utopie...

Antoine Meyer

Der Pflicht des Staates

Beides trifft zu, solange der Staat sich nicht mehr um bildende Kunst interessiert und sie fördert.

Galerien sind *sehr* unterschiedlich und unabhängig. Infolgedessen gibt es gute und schlechte Galerien.

Galerien werden fortbestehen. Die Möglichkeit einer normalen Lebensweise für freischaffende Künstler liegt in der Hand des Bundes, der durch nötige Subventionen die Künstlergesellschaft unterstützt. Somit könnten Gratis-Ausstellungen (in der Schweiz und im Ausland) durch die Gesellschaft (GSMBA) oder die einzelnen Sektionen durchgeführt werden. Damit würde sicher der übertriebene Kunsthandel untergraben und eine normalere Situation für die Kunst im allgemeinen entstehen. Die GSMBA würde somit auch attraktiver für junge Künstler und die Kunst würde im Auge des Volkes ein anderes Bild annehmen.

Kurt von Ballmoos

Antworten zu der Problematik «Galerien - Künstler»

1. Die Galerien sind nicht nur ein notwendiges Übel, sondern ein unnötiges Übel. Oft stehen sie zwischen dem Künstler und der Gesellschaft als ein entfremdendes Element.

2. Die Kunst gehört der Gesellschaft. Die Gesellschaft und nicht die Kunsthändler sollte ihr Schicksal mitbestimmen. Um so mehr, da die Galeristen im Sinne der gesellschaftlichen Interessen völlig versagt haben. In den Galerien findet man fast nie eine kunstfreundliche Atmosphäre und objektive Verantwortung für die allgemeine Kultur. Im Gegenteil sind die meisten Galerien entweder dilettantisch oder bewusst nihilistisch-antikünstlerisch, was dem Snobismus gewisser Kreise dient.

3. Weil die Kunst der Gesellschaft gehört, sollte diese auch gesetzliche Kompetenzen besitzen, um die Freiheit und die Arbeitsbedingungen ihrer Künstler vor der Willkür des Kunsthandels zu schützen. GSMBA könnte eventuell so ein Organ der Gesellschaft werden, unter der Voraussetzung, dass die Antikünstler nicht auch diese Gesellschaft beherrschen und dass die entsprechenden eventuellen Kommissionen objektiv die Interessen der Kunst der Gesellschaft vertreten.

Radoslaw KUTRA
Morschach

Nur ein Übel, völlig überflüssig

galerie = gewinnorientiertes unternehmen = sich an die marktlage anpassen = trend = manipulation = PR werbung = kaufen von kritiker, verleger, redaktoren, konservatoren = planmässiges lancieren eines künstler = organisierter applaus = mitnachvollziehen vieler erfolgsbesessener künstler = pseudointellektuelles blabla vieler künstler = selbstbetrug, grössenwahn, arroganz, pseudoselbstbewusstsein enghorizontiges denken, asozialität, egotryp, elitäres auftreten, missionarische züge, sektiererisches andere überzeugen wollen, noten = verteilen, qualitätsbegriffe wie beim schweizerkäse, ego, ego, in-seinmechanismen, geldgier, machtgier, brutalität, überheblichkeit, eingebildetheit, im wahn die gesellschaft verändern zu können, ausdruck einer gesellschaft zu sein. (welcher? seiner eigenen wohl.)

kurz und gut: die galerien fördern alle menschlichen unzulänglichkeiten zusammenhangslos, mit der realität auf kriegsfuss, unpolitisch bis rechtsextrem, chauvinistisch und oft reaktionär.

ein notwendiges übel? nur ein übel, völlig überflüssig.

besser machen?

ausstellungsmöglichkeiten auf genossenschaftlicher basis, oder durch firmen, die nicht gewinnorientiertes, nichtmissionarisches flair für grosszügigkeit haben, oder durch behörde die total freie hand lassen oder durch die künstler selber.

doch alles muss in zusammenarbeit mit dem volk sein, mit anderen kreisen, mit der realität.

individualistensollten ebenfalls uneingeschränkt alle möglichkeiten offen haben, ohne die geringsten zwänge, egal welche. einziges hauptkriterium: berufliches engagement mit der kunst; eine werk muss vorhanden sein (werk = umfassenden arbeiten).

umschulung aller, künstler, kritiker, konservatoren, kunstmarkthändler, kunstpsychos, die an messias-syndrom leiden. kunstpäpste sind generell zu entmachten. kunstreporter zu aufbauarbeiten in die dritte welt zu versetzen.

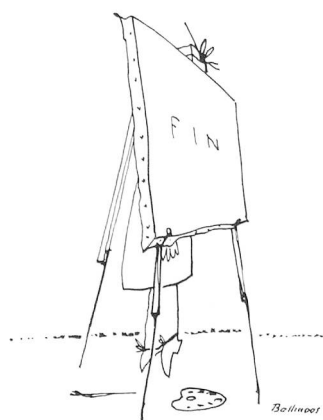
bescheidenheit, menschenfreundlichkeit, humanität, selbstlosigkeit *anstelle von* «du bist gut – ich besser, du bist schlecht

– ich gut, warum malst du jetzt so? das andere ist besser, wieso malst du überhaupt?

»objektkunst ist das wahre, ich will nichts wissen, ich bin ich, meine werke sprechen für mich, soll die welt zugrunde gehen, etc., blabla...»

(auszüge aus dem blabla des messias-syndrom.)

Erwin Schürch



Es gibt nicht nur gute Galerien, wie es nicht nur gute Künstler gibt

Wenn wir uns mit Fragen über den Sinn oder Unsinn des Galeriebetriebes auseinandersetzen sollen, so drängen sich Tatsachen auf, die nicht übersehen werden dürfen. Einerseits gibt es tatsächlich Galerien, die für den Aussteller absolut positiv sind. Sei dies nun durch den persönliche Einsatz der Galerie, d. h. des Galeristen oder auch durch den Stellenwert des betreffenden Künstlers. Andererseits kennen wir Galerien, die eigentlich nicht mehr sind, als Ausstellungsgelegenheiten, bei denen die Räume zur Verfügung stehen, und der Aussteller seine Arbeiten plaziert die Zeit vorüber gehen lässt und weiter passiert nichts, ja gar nichts. Anschließend kommt der (die) Nächste.

Aber es gibt eben Galerien die sich nicht nur einsetzen, sondern auch etwas von Kunst verstehen, gut informieren und schliesslich durch ihren guten Stellenwert dem Aussteller unbedingt grosse Vorteile bieten, sei dies nun vom Verkauf her oder der Bekanntmachung des Künstlers.

Weiter muss man einsehen, dass der Galeriebetrieb, oder das System, nur für wenige Künstler ein gutes Geschäft bedeutet, für Viele eine Verkaufsmöglichkeit ist und für noch viele mehr unerreichbar ist.

Anderer Möglichkeiten gibt es, oder könnte es noch mehr geben: z. B. die Aufwertung von Kollektiv-Ausstellungen (von Behörden gratis zur Verfügung gestellte Räume) vermehrte Ankäufe durch Ankaufkommissionen und vermehrte Aufträge an Künstler. Mehr Geld für die Kultur und Künstler. (Aber für Künstler und nicht für malende Lehrer.)

Rolf Greder

C'est un mal nécessaire

L'avantage, d'abord, c'est de se faire connaître, apprécier ou déprécier par un public situé en dehors de la zone habituelle d'influence; cela permet en somme de sortir du cercle parfois suffoquant du régionalisme, lequel, à la longue, provoque l'immobilisme. Il s'agit donc d'une situation qui pourrait devenir dangereuse et qu'il faudrait éviter.

Les points négatifs des galeries privées sont le coût élevé demandé pour exposer et le pourcentage insupportable. On peut envisager la vente directe des œuvres d'un artiste dans son propre atelier avec les résultats que tout le monde connaît, c'est-à-dire une impossibilité de gagner sa vie de cette manière. Il nous reste comme solution, sinon idéale, du moins la plus réaliste et réalisable, que chaque section s'organise pour avoir une galerie, laquelle serait gérée par les artistes associés eux-mêmes (cette galerie, si possible, aura une salle réservée à l'exposition permanente des œuvres des artistes de la section, et des locaux qui recevraient à tour de rôle des expositions personnelles d'un artiste de la section, premièrement, et deuxièmement (c'est ici l'intérêt commun à tous) des expositions des membres des autres sections. Les coûts seront donc réduite au minimum et il y aura possibilité de subventions de la part du canton.

Giorgio Veralli

« Des galeristes pour amuser la galerie! »

Bon appétit Messieurs! Parodie de Ruy Blas? Non, accueil dans une galerie d'art: vernissage; du beau monde où se côtoient politiciens à l'affût de voix éparses, esthètes endimanchés et gotons en perdi-

tion. Sans oublier les pique-assiettes de service et autres écornifleurs. Salmigondis. C'est dans ce milieu et à ce jeu-là que se prêtent les artistes. Pourquoi? Pour vivre ou survivre.

Depuis le Moyen Age, en passant par la Renaissance et jusqu'à nos jours les artistes ont été asservis. Au service de princes, de l'Eglise, d'hommes d'Etat divers; l'artiste est « un produit à récupérer ». C'est l'évidence même; de plus l'artiste est souvent considéré comme un trouble-fête; et il est de plus en plus conscient de son rôle social, de sa responsabilité vis-à-vis de la société; il ne veut plus être cet être à part mais un citoyen intégré car il sait qu'il est porteur de valeurs culturelles inaliénables. Mais son sens critique inquiète.

L'artiste est capable de s'assumer lui-même. Il ne doit plus être un assisté à la merci d'un mécénat paternaliste et protecteur. Entre l'artiste et son public tout intermédiaire profitant de ses qualités créatrices est à bannir.

Trente pour cent, trente-cinq pour cent, cinquante pour cent, voilà la dime substantielle que prélèvent les propriétaires de galeries qui parfois lient encore les artistes à des contrats draconiens et cauteleux.

Certes, il y a des galeries renommées, faisant cause commune avec l'art et les artistes; mais il y a aussi toutes ces galeries qui foisonnent, qui desservent l'art en diffusant des œuvres de pacotille, déclinantes et médiocres. Alors changer? Comment?

Les associations culturelles, SPSAS en tête, doivent réagir contre ce climat lénifiant, qui paralyse toute action visant à libérer l'artiste. Un dialogue doit être ouvert avec les propriétaires de galeries.

Mais avant tout, la solidarité entre artistes doit être le moteur d'une conception qui offre à chacun d'eux un épanouissement authentique. Créer des galeries, sous forme de coopératives d'artistes, introduire un système de vente basé sur le crédit organisé, réaliser des ateliers communautaires pour artistes, publier, éditer des ouvrages d'art, voilà des tâches et des buts que la SPSAS doit s'assigner. Non seulement la SPSAS se doit d'avoir une politique culturelle mais aussi une stratégie socio-économique pour mieux réaliser cette symbiose vitale artiste - public.

J.-P. Giuliani